

CAILLOU

**Création collaborative féminine
entre la France, le Sénégal et la Guadeloupe**



CRÉATION 2022/2023
ENGRENAGE[S]

CAILLOU

Au Sénégal ou au Mali, on peut encore entendre que «conduire dans des tablettes de chocolat» (des routes défoncées) même avec un «au revoir la France» (voiture d'occasion amenée d'Europe), c'est «caillou» (difficile) !

Qu'est-ce que cela implique, aujourd'hui, d'être citoyennes de villes issues du, ou marquées par, le système colonial français ? Quels regards se façonnent à grandir d'un côté ou d'un autre de l'océan ? À quel point est-ce déterminant dans la construction identitaire féminine ? À travers «Caillou», trois danseuses et trois vidéastes, femmes de France, du Sénégal et de Guadeloupe se rassemblent, autour d'un projet collaboratif, entre leurs terres respectives. Elles s'interrogent sur les conséquences de ce passé colonial qui lie encore leurs territoires, ainsi que sur la relation entre genre, discrimination et espaces publics, en France, au Sénégal, en Guadeloupe. Par la rencontre, la danse, l'image et le son, elles cherchent à mettre les frontières et les vis-à-vis dans des espaces communs. Elles travaillent, en parallèle, sur les notions de mémoire, de posture et de regard, tout en explorant une approche de la chorégraphie par la sensation. Elles seront tour à tour l'invitée de la voisine, et l'étrangère de l'autre. Chez les unes et chez les autres.

« Caillou » réunit des citoyennes résistantes de villes façonnées par une histoire coloniale commune. Des femmes, amoureuses et passeuses de danses, issues de “villes mondes”*. Des femmes liées par des regards conscients, des identités artistiques créolisées* et des signatures fortes. Des femmes aux luttes franches, et aux corps bavards.

Des femmes qui interrogent leurs postures, leurs manières de travailler, leurs regards, et le regard que leur porte le territoire.

Apprendre l'histoire de la « Françafrique », des colonies, c'est difficile, c'est caillou. Réaliser que l'on est quelque part, et malgré soi, un produit de la colonisation, c'est difficile, c'est caillou. Et, pourquoi être une femme ça le serait encore plus ? Est-ce qu'à se poser des questions, on commence à décoloniser les esprits ? et les corps ?

* Les termes « villes mondes » et « créolisées » font ici référence à des concepts formulés et développés par le poète martiniquais Édouard Glissant, dans les années 90.

NOTE D'INTENTION

«Pourquoi, est-ce que depuis mon plus jeune âge je m'exprime et me construis à travers des danses nées en Afrique et aux Amériques, dans les communautés afro et latino-américaines ? Sans doute est-ce parce que je suis née et que j'ai grandi en France. Un pays où il est possible de grandir en consommant des cultures qui viennent d'ailleurs, sans se poser la moindre question. Naître et grandir en France, tout comme naître et grandir au Sénégal, ou en Guadeloupe, c'est partager une histoire commune qui ne nous est pas racontée explicitement et qui n'est pas présente de la même façon. Chaque territoire, selon son rôle, s'arrange avec l'histoire. Cela nous conditionne et conditionne notre rapport aux autres. Ainsi, si en France on entend souvent « le passé c'est le passé, l'important c'est le présent » pendant qu'au Sénégal on entend « soo xamoul fo jugge xamoo fo jem » (« si tu ne sais pas d'où tu viens, tu ne sais pas où tu vas »), aux Antilles c'est plutôt « bannann jonn pa ka vin vet » (« le temps qui passe est irréversible, on ne fait pas marche arrière »). Trois relations à la mémoire, au mouvement et à l'espace, à la fois différentes et liées les unes aux autres. Le reflet d'une histoire coloniale commune qui semble avoir scellé le destin des peuples du monde.

Depuis 2018, je mène une collecte vidéo et sonore de danses et d'histoires entre ces continents liés par l'histoire de la traite transatlantique et de la colonisation. Ces voyages m'ont mis face au passé colonial, ce qu'il a conditionné en moi. Malgré moi. Ma couleur de peau me précédait. Je réalisais que, par cette couleur que je n'ai pas choisi, j'occupais une place « privilégiée » dans le monde depuis ma naissance. À commencer par ce privilège de n'y être confrontée qu'à 35 ans. Ce qui me précédait aussi, c'est d'être une femme. Mais ça, j'avais grandi avec. C'est dans cette quête de l'« Unexpected Dance** » que l'idée de « Caillou » a pris forme. Partout, en débutant par le territoire d'où je suis partie – la France –, et à travers mes recherches et les interviews menées, je n'ai pu que constater deux récurrences : les stigmates de la colonisation dans les urbanités et l'apparente prééminence de la place prise par les hommes dans des espaces publics des villes. A quel point sont-elles liées ? Un constat et un questionnement qui font écho à des questions urgentes, d'actualité, sociétales et systémiques. Dans ma quête de l'« Unexpected Dance » les espaces que je traverse témoignent de sociétés différentes, mais liées, par les incidences du passé colonial européen. En témoignent : les systèmes économiques, sociaux et politiques, la construction et l'organisation des espaces urbains, une construction identitaire et une socialisation genrées, racisées et de classes. Jusqu'à quel point ces notions se cumulent et communiquent ? * A travers la danse, la musique, l'image et les mots, les générations actuelles viennent bousculer cette réalité, l'interpeller, et en témoigner.

Peu à peu se dessine l'envie d'un projet collaboratif et féminin, entre plusieurs terres. Un projet féministe, au prisme de l'héritage colonial. Un projet dans lequel nous chercherons à travailler en lien avec la population, dans des espaces publics, marqués par les systèmes coloniaux passés. L'idée de « Caillou » n'est pas celle d'un tribunal, ni la prétention de pouvoir changer le monde, mais bien de s'interroger, de rencontrer et de proposer, pour le monde de demain et par la danse et l'image. Semer des cailloux, les uns après les autres, pour dessiner une nouvelle route, sans oublier, ni d'où on vient, ni le chemin parcouru.

Je crois que la décolonisation des corps et des esprits reste à poursuivre et qu'elle est urgente. Même si c'est « caillou » (difficile). Si c'est un travail sur soi-même, il se fait ensemble, en cherchant à déconstruire et à interroger nos modes de pensées et nos fonctionnements. Dans «Caillou», il sera question de mémoire, d'identité, de mouvement, d'images, de rythmes, de sensibilités, de féminités, de masculinités, de vibrations, de rencontres et de dialogues. Le processus de création de ce projet à dimension internationale sera l'occasion de déplacer, de déconstruire et d'interroger nos regards respectifs, nos postures respectives et nos méthodes de travail.»

Marie Houdin

* Marie Houdin fait ici référence à la notion d'intersectionnalité, une notion sociologique employée pour la première fois par l'afro féministe Etats-Unienne Kimberlé Crenshaw en 1989.

** Le terme « The Unexpected Dance » fait référence à la démarche chorégraphique de Marie Houdin, formulée à partir de 2015, un projet de recherche, de créations et de transmission.

UN PROCESSUS DE CRÉATION

Pour Marie Houdin, le processus est aussi important que la création, d'autant plus que la création et le processus sont parfois l'un dans l'autre. Il s'agit à la fois d'un processus de création, mais aussi de recherche et de diffusion au cœur des espaces traversés, à la rencontre des publics. La dimension internationale de ce projet amène la chorégraphe à interroger les logiques de diffusion.

France - Sénégal - Guadeloupe, puis retour en France.

4 résidences, étalées dans le temps. 4 résidences liées mais indépendantes,

des résidences où :

- la recherche et l'écriture chorégraphique, en immersion,
- la collecte de sons et de musiques, d'histoires, auprès de la population
- la mise en place d'ateliers et de rencontres avec des publics,
- la mise en place d'interventions dansées dans les espaces publics

viendront interagir, et alimenter transversalement un processus de création atypique.

À l'issue de chaque résidence, dans chaque territoire, une performance dansée unique sera présentée dans l'espace public ou sur scène. Un film, réalisé dans les résidences précédentes, sera également présenté à la fin de chaque résidence. Ainsi chacune des créations sera à la fois inédite et liée aux autres créations.

À l'occasion de la dernière résidence en France, un spectacle « medley » sera monté et créé. C'est cette ultime création, ainsi qu'une vidéo revenant sur toutes les étapes, qui seront susceptibles de vivre à l'occasion d'une diffusion internationale, d'un côté à l'autre de l'Atlantique. Au final, entre des terres ?

Dans ce projet, les villes et territoires parcourus ne seront pas choisis au hasard. En France, la création prend place notamment à Nantes et Roubaix, des villes qui témoignent du passé esclavagiste, impérialiste, et colonialiste français. Notamment dans leurs constructions économiques et sociales.

En Guadeloupe : originellement « Karukera », qui est la plus ancienne « dépendance » française d'Outre-mer. Une île où les Français développeront la production et s'enrichiront par le commerce de la canne à sucre, et le commerce et le travail forcé d'esclaves enlevés en Afrique. Un commerce macabre qui s'intensifiera avec la création de la « compagnie du Sénégal » par le roi de France de l'époque : Louis XIV.

Au Sénégal : dans d'anciennes villes de la France coloniale, de comptoirs d'esclaves et de territoires d'enlèvement d'esclaves : St Louis du Sénégal et le long du fleuve Sénégal, Dakar, Kaolack et le Saloum...

Le choix des lieux de travail et de passage de l'équipe font partie intégrante du processus, aussi un travail de recherches historiques et de prises de contacts est amorcé en amont des résidences, afin de définir le cadre de celles-ci et se mettre en lien avec la population. Aujourd'hui, il est de plus en plus difficile d'investir les espaces publics sans avoir des autorisations. Pour autant, l'idée sur place, en relation aux rencontres avec les habitants, pourra être d'investir des espaces qui n'étaient pas prévus au départ.



Ainsi, certains outils de travail seront déterminés en amont, mais pas tous. Marie Houdin, depuis novembre 2018 a fait l'expérience, au Sénégal, à Cuba, à la Nouvelle Orléans, de cette préparation qui balise un terrain suffisamment ouvert pour permettre la rencontre, l'inédit et la création. Cela implique un travail conjoint, en amont et le moment venu, avec les équipes partenaires qui connaissent leurs territoires et les populations qui les habitent. Aussi, une préparation en amont se met en place, où les artistes sont en relation, prenant à tour de rôle la place de « guide », et de « lien ».

AU SUJET DES RÉSIDENCES : RECHERCHE ARTISTIQUE ET MÉDIATIONS CULTURELLES : OUTILS DE CRÉATION

LABORATOIRE ARTISTIQUE

En lien avec le territoire et ses habitants, l'équipe artistique mènera des recherches et des collectes de sons, d'histoires, d'objets, qui pourront être utilisées dans le laboratoire et la/les performance(s). Par ailleurs, les récits permettront à l'équipe de partir en recherche de lieux particuliers. Des lieux de mémoire que les villes et les vivants ont peut-être oubliés, des lieux d'un présent qui porte les stigmates du passé, des lieux d'hommes, des lieux de femmes, des lieux, où des femmes résistantes ont bousculé le cours de l'histoire... Et des espaces permettant de faire des immersions de recherches dansées, et/ou des performances.

Enfin, à travers ce qui lie et différencie les artistes du projet, mais aussi à travers leurs histoires personnelles, elles pourront mener un travail de laboratoire dansé et chorégraphique et élaborer ainsi des outils communs de performances, de composition et de transmission, en lien avec le territoire.

ATELIERS / WORKSHOP

Deux des artistes du projet sont liées par la technique Acogny.

Marie Houdin développe une approche transversale des danses d'Afrique de l'Ouest, de la Caraïbe et des USA. Elle est spécialiste des danses funkstyles et travaille avec d'autres formes de danses sociales afro-américaines comme la house, le popping et différents styles de footworking.

Thiat Binta Sylla est spécialiste du K.R.U.M.P et de danses traditionnelles du Sénégal. Elle développe également une esthétique transversale appelée au Sénégal "Afrofusion".

Stella Moutou développe une approche de transmission personnelle de la danse à partir de son parcours entre danses du Gwo ka, danses jazz, danses contemporaines et reïki.

À la fois liées et, singulières, leur complémentarité permettra de développer des ateliers, des cercles de danse, des master class, des workshops, vers tous types de publics.

RENCONTRES AVEC LE PUBLIC

Tout du long des résidences auront lieu des temps de rencontres et de discussions, parfois lors du travail de résidence qui se déplacera dans des espaces publics, d'autres fois en invitant du public dans l'espace de travail. Chacune des artistes ayant une démarche chorégraphique singulière et autodidacte, les résidences seront des moments riches en partage.

TRANSVERSALITÉ

Marie Houdin travaille sur les frontières entre les artistes et les spectateurs et sur la fonction sociale de la danse ainsi que sa place dans les espaces publics et non dédiés. Elle a notamment créé plusieurs spectacles, invitations géantes à la danse, dans l'espace public, ou dans des centres culturels. Dans ces spectacles, les artistes sont à la fois performers.euses et passeurs.euses de danse et, parfois, de parole.

Travailler dans la transversalité de la chorégraphie, de l'anthropologie artistique et de la transmission est une démarche qui place l'humain au cœur du projet artistique.

L'ÉQUIPE

3 danseuses - chorégraphes - passeuses de danses

3 vidéastes - un.e musicien.ne - un.e régisseur.se

Marie Houdin, Stella Moutou et Binta Sylla sont liées par la danse: les danses urbaines et jazz afro-américaines, des danses traditionnelles africaines, des danses caribéennes, des contemporaines d'Afrique, de Caraïbes et d'Europe et pour deux d'entre elles, la technique « Acogny ».

Les vidéastes du projet sont en cours de distribution.

Chacune des résidences sera l'occasion de travailler à partir et avec des matériaux sonores différents, enregistrés par les danseuses durant le processus de création : ambiances sonores, musique live, enregistrement de musiciens locaux... et à partir des voix des interprètes.

Un travail de montage et de création sonore sera commandé à un.e musicien.ne en France à l'occasion de la dernière résidence. Un.e régisseur.se. intégrera l'équipe également lors de cette dernière étape de création.

> STELLA MOUTOU - danseuse

Guadeloupe



Stella Moutou développe une approche de la danse dans laquelle les différents styles qui ont traversé sa vie et ses créations se rencontrent, faisant émerger une gestuelle, une écriture et un enseignement singuliers. Pour elle la danse est un espace de liberté permettant de naviguer d'un univers à un autre.

Au cœur de sa démarche : la danse et la musique traditionnelle de Guadeloupe, le gwo ka. Des musiques et des danses de lutte et de résistance, pour le maintien d'une identité guadeloupéenne indépendante au cours des siècles, et qui participe à élaborer constamment une approche novatrice des formes, des sensations et des dynamiques.

Le parcours de Stella l'a amené à travailler avec des artistes Guadeloupéens internationaux comme Fanswa Ladrezeau, Lena Blou, James Carles, Jean-Luc Mégange, Paskal Vallot, Romuald Sérèmes. Tout en s'investissant dans des projets associatifs, avec des act.eur.rice.s artistiques et culturels comme Akyio. Des projets de territoires et de transmission, avec tous types de publics. Son parcours est également ponctué de voyages à l'occasion de tournées de spectacles, pour transmettre la danse ou pour poursuivre de se former, entre la Caraïbes, les USA et la France.

Son approche transversale entre la culture Ka, les danses contemporaines et jazz, dont elle est diplômée d'état, mais aussi le Reïki, dont elle est praticienne, l'ont amené à développer une approche du mouvement et de la transmission tournés vers le mieux être, en relation à l'environnement caribéen. Notamment aux cycles lunaires et à l'élément de l'eau, à travers la proximité de rivières et de la mer Caraïbes sur le territoire Guadeloupéen.

La question des relations hommes/femmes sur un territoire fortement composé de familles monoparentales est au cœur de ses réflexions artistiques. Elle s'intéresse notamment au phénomène appelé « matrifocalité antillaise », et donc à la relation entre la politique familiale déployée aux Antilles pendant l'esclavage et le phénomène de monoparentalité sociétal en Guadeloupe, et plus largement aux Antilles. La relation entre mémoire coloniale, espaces, discrimination et genre, autour de laquelle s'articule le projet «Caillou», l'amène à apporter un point de vue Antillais et personnel, qui résonne avec ses questionnements, son parcours et sa démarche.

Liens vidéos :

>[Improvisations](#)

> [« Trô'ma »](#)

>> [Rupt_ure](#) » de Lena Blou avec Fanswa Ladrezeau et Akiyo

Sénégal

Binta Sylla représente à elle seule une image de la jeunesse du Sénégal : celle qui, sans oublier d'où elle vient, s'invente et s'affranchit de ce qu'on attend d'elle. Originaire de Kaolack, elle vit à Dakar, et développe, à travers sa pratique personnelle et de nombreuses formations, sa personnalité de danseuse, qui lui permet peu à peu d'exprimer tout ce qu'elle porte en elle, et qu'elle a à exprimer. On appelle souvent Binta « Thiat », qui signifie « petit » en wolof. Car «Thiat» est petite de taille, et, pour le moment, souvent la plus jeune dans les stages internationaux. Mais quand elle danse, appeler Binta « Thiat » revient à faire un oxymore. Car sa danse laisse présager l'ampleur de ce qu'elle a à dire. Sa danse est à la fois ancrée dans les traditions Sérères, et d'autres danses traditionnelles d'Afrique, et transpire l'énergie puissante du K.R.U.M.P. Une danse afro-américaine, née dans les quartiers noirs de Los Angeles, et qui résonne profondément chez les danseurs Sénégalais depuis la diffusion du film « Rize ».

Depuis 2016, elle se forme dans des danses urbaines afro-américaines, et des danses traditionnelles d'Afrique, à travers des formations telles que « Sunu Street », « Magma » et des stages avec des chorégraphes et danseurs comme Père Diao, Bruce Ykanji, Hamid Ben Mahi, Hardo Ka, Marion Alzieu. En 2017, elle commence à se former à l'Ecole des Sables de Toubab Dialaw en participant, jusqu'en 2019, à diverses formations internationales, à la technique Acogny, en danses traditionnelles du Sénégal, de Côte d'Ivoire, du Togo, en danse contemporaine. En 2018 et 2019, elle se produit au Sénégal à Dakar, au centre culturel Blaise Senghor, à l'Institut Français et à l'Ecole des Sables de Toubab Dialaw, dans des spectacles dans lesquels elle est interprète, comme « à nos morts » de la cie française « mémoire vive », « Amazones du roi Béhanzin » du chorégraphe béninois Serge Amoussou Guenou. Elle joue également dans la pièce « GEEUM SA BOOP » avec la compagnie Reines d'Afrique.

Elle présente également les premiers pas d'un solo : « sans obstacles ». En 2019, elle performe au festival TRANS MUSICALES à Rennes, et au Flow à Lille, en France, avec le groupe GUISS GUISS BOU BESS. En 2020, elle est en résidence de création avec les chorégraphes Nora Chipaumire et Panaibra et elle participe au festival Fari Foni Wati, au Mali. On peut également la voir dans plusieurs vidéos clips d'artistes nationaux et internationaux dont Baba Maal, Xuman ...

Liens vidéos :

>[Extrait d'un travail de création en solo \(2018\).](#)

> [Improvisations de Thiat Binta Sylla dans le cadre de la collecte de Marie Houdin au Senegal \(janvier 2019\).](#)

> [Extrait du spectacle "Amazones du roi Behanzin" de Serge Amoussou Guenou \(2019\).](#)

>[Guiss Guiss Bou Bess - Clip - "Barcke Baye"\(2020\).](#)



Marie Houdin est danseuse, chorégraphe. Son parcours est autodidacte. Elle se définit comme passeuse de danse, clubbeuse et danseuse citoyenne du « Tout-Monde » (concept poétique d'Édouard Glissant). Elle travaille depuis 2004 au sein d'« Engrenage[s] », une structure basée à Rennes. Entre 2004 et 2014, elle y signe ou co-signe une dizaine de créations autour et à partir des danses assimilées au hip-hop, plus particulièrement « funkstyle » (des spectacles, un bal, une conférence dansée, parfois pour la scène et parfois tout terrains). À partir de 2013, elle affirme et formule une démarche à la fois chorégraphique, de transmission, et de recherche, qu'elle baptise « The Unexpected Dance ». Autour d'un patrimoine de danses créolisées, nées en Afrique et aux Amériques, popularisées dans le monde entier, à l'image des danses assimilées au « hip-hop » en France. Des danses issues de la résilience des peuples, dans le contexte traumatique de la traite transatlantique et de la colonisation Européenne du monde. Elle oriente à partir de 2014 sa démarche particulièrement vers les espaces publics, autour et à partir de la dimension sociale de la danse. En parallèle, ses rencontres avec les cultures des second lines de la Nouvelle Orléans, des techniques de danses développées par des chorégraphes telles que Germaine Acogny et Katherine Dunham, mais aussi avec des poètes et auteurs tels qu'Édouard Glissant, marqueront une évolution significative de son rapport et de sa vision sur le monde, sur la danse, et dans sa propre danse. Animée par l'idée de la danse au cœur des espaces publics et au cœur de la dimension sociale de la vie des villes en France, les invitations géantes à la danse dans les espaces publics deviennent une de ces signatures. A l'image de projet comme « Parade », en collaboration avec le brass band Fonk Nola et le festival « Tombées de la Nuit » à Rennes ou le «soul train géant», imaginé à l'origine pour les « Fous de danse » organisé par le CCNRB et Boris Charmatz. Dans le cadre de « The Unexpected Dance », elle amorce depuis 2018 une collecte vidéo et sonore de danses et d'histoires entre la France, le Sénégal, le Cuba et la Nouvelle Orléans. Un projet de recherche et d'échanges artistiques, soutenu notamment par l'Institut Français avec la Région Bretagne et la Ville de Rennes, l'Ambassade de France à la Havane et l'Alliance Française de Santiago de Cuba et du Consulat de France à la Nouvelle Orléans. Un projet qui donne lieu à la création de spectacles, à des échanges artistiques internationaux et à un projet vidéo et numérique. Elle crée ainsi le Bal du "Tout-Monde" en 2018, "Unexpected", un solo en dialogue avec un musicien beat box en 2019, soutenu par le Musée de la Danse (CCNRB), le CN D Pantin et l'Ecole des Sables au Sénégal. À partir de 2020 Marie Houdin porte les projets d'échanges chorégraphiques internationaux comme « New Orleans Fever », soutenu par la bourse américaine « FACE-FUSED », et « Paz, unidad, amor y gusto », respectivement avec la Nouvelle Orléans et Cuba, en 2020/21/22, avec de multiples partenaires aux USA, en France et à Cuba. À partir de 2021, Marie Houdin invite trois artistes pour la création de Caillou (2022) et elle est sélectionnée pour poursuivre sa formation à la technique Acogny, à l'Ecole des Sables, au Sénégal, afin de pouvoir, à terme, la transmettre.



Liens vidéos :

- >[Unexpected, création 2019](#)
- >[Le Bal du "Tout-Monde" création 2018](#)
- >["New Orleans Fever" montage de répétitions 2020](#)
- >["il reste la danse", une vidéo réalisée par Marie Houdin, qui rassemble 27 danseurs confinés de 10 pays différents 2020](#)

> **Elodie Paul - vidéaste****Guadeloupe**

Elodie Paul est originaire de Guadeloupe et c'est dans le bassin caribéen qu'elle construit son imaginaire. C'est d'abord par la danse qu'elle développe sa sensibilité artistique en fréquentant l'école de danse fondée par la chorégraphe Léna Blou. Elle découvre et approfondit sa connaissance de la culture Ka depuis sa plus tendre enfance, et choisit des années plus tard de revenir sur son île pour habiter le paysage artistique comme danseuse professionnelle.

Pendant son enfance et son adolescence, elle multiplie les allés-retours à La Havane/Cuba afin de s'enrichir du savoir-faire et de la pédagogie des professeurs de danse de l'Ecole Nationale d'Arts. Mais c'est aussi par le biais des danses folkloriques afro-cubaines qu'Elodie s'imprègne de la culture. En effet sa mère, elle-même professeur de danses populaires latines, lui donne le goût pour le folklore populaire et l'incite à créer du lien entre les cultures de la caraïbe.

La culture afro américaine a également une grande influence dans son parcours. À 16 ans, elle se fait repérer par la directrice de l'école de danse Alvin Ailey et rejoint l'institution pour suivre les cours intensifs d'été où elle découvre l'Histoire et l'héritage d'une Amérique noire et métissée.

Néanmoins, c'est en Suisse qu'Elodie choisit de se former professionnellement en rejoignant l'école-atelier de Maurice Béjart. Si elle décline la proposition de bourse faite par Alvin Ailey, c'est bien par envie de challenge. Car l'école Suisse lui propose une formation qui la sort de sa zone confort en abordant à la fois une solide technique en ballet et en moderne, mais aussi à la percussion Batucada, au chant, au Kendo, à la danse traditionnelle indienne (Bharata Natyam), la danse africaine du Sénégal (Sabar), et à la commedia Del Arte.

C'est riche de cette expérience qu'elle choisit de revenir en Guadeloupe au terme de sa formation. De retour au bercail, elle intègre la compagnie Trilogie de Léna Blou et se propose de rejoindre également la compagnie haïtienne du chorégraphe Jeanguy Saintus, Ayikodans, car au cœur de ses envies reste aussi forte celle de lier approche contemporaine et culture traditionnelle.

Un accident sur scène conduit Elodie à arrêter brutalement sa carrière de danseuse. Mais formée à l'adversité et au défis, elle s'oriente alors dans l'image en suivant un cursus universitaire à Paris X - Nanterre. Dans ces années d'études, c'est le documentaire qui l'appelle car, comme avec la scène, elle y voit une opportunité de plus d'habiter les imaginaires à partir d'un réel révélé, d'un regard sensible et affirmé, d'une écoute attentive de la société.

Son travail s'oriente très organiquement vers des thématiques qui l'habitent depuis longtemps : le genre et la place de la Femme dans nos sociétés, la question du déracinement, et les cultures liées à l'une de ses terres d'origines : le continent Africain. Dans l'un de ses projets documentaire, elle part notamment aux côtés de son père anthropologue afin de recueillir la parole de paysannes tanzaniennes et d'interroger la place de la Femme dans leur société.

Aujourd'hui entre l'image et la danse qu'elle a repris, Elodie poursuit l'exploration de ces sujets qui lui sont chers.

Liens vidéos :

Teaser du projet d'anthropologie documentaire autour des paysannes tanzaniennes

<https://vimeo.com/manage/videos/110347471>

Court-métrage sur le corps dansant / corps déraciné

<https://vimeo.com/manage/videos/104309911>

Portrait de docu-fiction

https://www.youtube.com/watch?v=j4Re7U_vimA&t=88s



> Ina Makosi - vidéaste Sénégal

Ina, de son vrai nom Ndeye Fatou Thiam est une jeune femme qui a vu le jour un 18 octobre à Dakar. Domiciliée à Pikine Icotaf, elle a fait ses études à l'école primaire du quartier.

En 2011, elle intègre Africulturban, une association vouée au hip-hop et aux cultures urbaines où elle se spécialise rapidement dans les techniques d'enregistrement avec le studio Urban Musik.

Avec le pôle formation de l'association Africulturban, la Hip Hop Akademy (premier centre de formation et de documentation en hip hop et cultures urbaines au Sénégal), elle bénéficie d'une formation accélérée en audiovisuel. À la suite de cette formation, elle participe en 2012 au festival d'Avignon (France) en tant que stagiaire en vidéo et photo-montage pour la WebTV belge La WebEatv.

En 2013, Ina participe à une nouvelle monture de la Hip Hop Akademy avec la cinéaste sénégalaise Fatou Kandé Senghor. C'est ainsi qu'elle a commencé à s'intéresser plus sur la photographie artistique sous la houlette de Fatou. En collaboration avec la journaliste suisse Margit Niederhuber, Ina sort un livre sur la vie quotidienne à Dakar « NETWORKING À DAKAR » en février 2016.

Ina participe à des expositions collectives en différents lieux incluant le Musée de la Femme Henriette Bathily dans le cadre de la Biennale de Dakar 2016 et 2018, la Maison Communale de Gorée et le Centre Maurice Gueye de Rufisque.

En tant que photographe qui s'intéresse aux sports notamment le basketball, elle a été invitée en octobre 2016 au Forum sur le sport et la culture chez les femmes organisé par l'African Women Development Fund (AWDF) à Accra au Ghana. Au sein d'Africulturban, Ina offre également des cours de photographie à des jeunes anciens détenus dans le cadre du projet de réinsertion Youth Urban Media Academy (YUMA). n plus de participer à une master-class organisée par Africalia en 2017 et regroupant une quinzaine de photographes venus de différents pays africains. En 2017, Ina travaille avec Plan International pour la couverture de certains de leurs projets en République Centre Africaine tels que Les Enfants soldats à propos des mineurs non accompagnés et les écoles

détruites pendant la crise traversée par le pays entre 2013 et 2014. Elle représente également en 2017 la photographie sénégalaise aux 8ème me Jeux de la Francophonie organisés en Côte d'Ivoire. Enfin, Ina participe à des résidences artistiques suivies d'expositions, incluant les Rencontres Internationales des Arts de Saint Louis en 2014), la Biennale de Marrakech, en 2016, le festival Al Haouz au Maroc en 2018, la Suède dans le cadre du Off de la biennale de Göteborg et le Canada à l'invitation du centre d'art Clark en 2019.

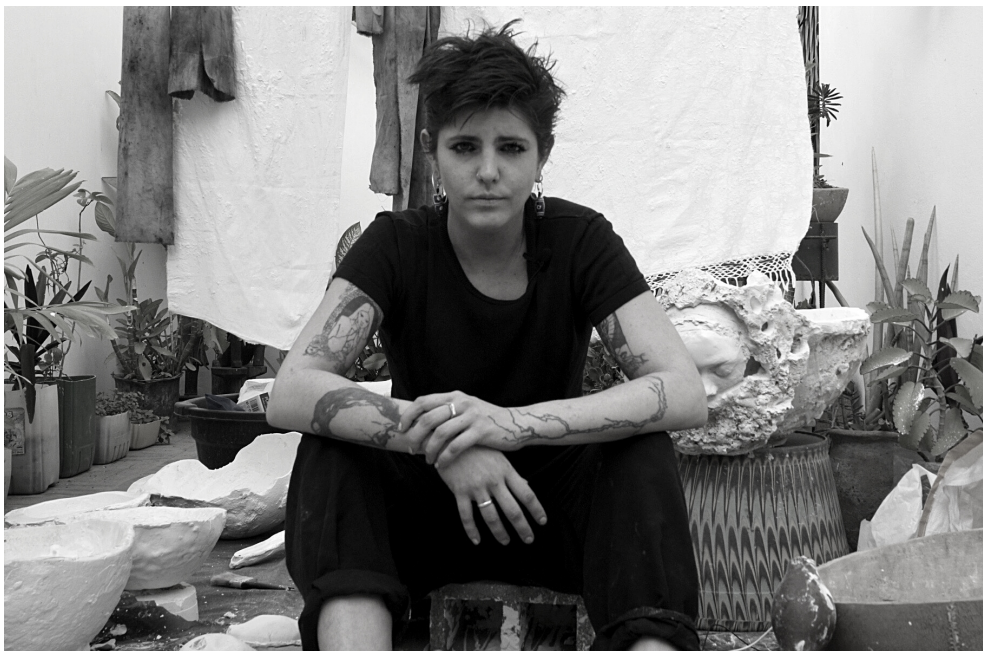


> Cléophée R. F Moser - vidéaste France

Née à Vitry en 1992 en région parisienne, Cléophée Moser est artiste performeuse, vidéaste elle vit actuellement à Dakar où elle travaille sur la thématique du brutalisme.

Titulaire d'un diplôme de Camberwell College of Arts, elle a également suivi une formation de critique d'art au sein de Central Saint Martins à Londres ainsi qu'une formation à la réalisation au sein de la Baltic Film and Media School à Tallinn. Initiée par des mentors tels que Sylvie Blocher, Hervé Yamguen et Eddy Ekeke elle inscrit sa pratique dans une démarche qui interroge sans cesse les dynamiques de pouvoir à l'œuvre dans le tissage relationnel et le rôle des images dans la fabrique de ces derniers. En 2017, elle remporte le premier prix du Festival IN/OUT à Gdansk avec le film FAUVES réalisé à Douala. En 2018 elle participe en tant qu'artiste performeuse au Festival Kin'Act 3e édition Lelo Lobi, à Kinshasa, et fonde avec la critique d'art Marynet J. le collectif Eaux Fortes, un réseau d'actions artistiques et curatoriales qui organise des expositions et des performances engagées en résistance à la violence politique qui pèse sur les corps fabriqués comme vulnérables. Entre 2019 et 2021 elle a réalisé plusieurs actions individuelles ou en collaboration, au Oops Festival de Brighton, au sein de l'évènement Corps et Artivisme à Paris, la Biennale de Ouagadougou, et dans le cadre de la Saison Africa 2020. Depuis 2020 sa pratique s'est spécialisée sur l'étude des rapports de force entre architectures, biopouvoirs et imaginaires en expérimentant les villes par le béton, les mobilités et les chantiers en continuant de développer la technique de relation entre caméra et corps qui fait la spécificité de son travail. Son dernier projet « Brut.tales » est un ensemble de tableaux de performances réalisées dans les artères des chantiers de la ville de Dakar avec des artistes collaborateur.rices engagé.es dans l'écologie environnementale et relationnelle, traitant de relations d'affects et d'incorporation entre corps, forces naturelles, matières et mémoires en résistance, face à la violence du capitalocène et à l'emprise sur l'urbain du tout-béton.

Son travail traite de frontières, de déplacements et d'échanges. Il est nourri par son histoire familiale, par les cultures qui l'ont élevée, par l'actualité politique et par les liens intimes qu'elle tisse au fil de son parcours. En travaillant sur les articulations entre pouvoir et imaginaire de la force sa pratique cherche, par différents modes de communication et de langage à expérimenter des voies de partage, participer à la circulation des récits et donner corps à des actions concrètes utopiques, qui prennent souvent la forme de geste de sutures, de mémoires en réparation, et de célébration.



ANNEXE 1 : RESIDENCE EN IMMERSION EN GUADELOUPE

BASÉE AUX ABYMES – À LA RENCONTRE DU TERRITOIRE
CONSTRUITE EN COLLABORATION ENTRE MARIE HOUDIN ET STELLA MOUTOU

QUAND ?

La résidence de Caillou en Guadeloupe aura lieu du 23 Mai au 14 Juin 2022. Il s'agira alors de la seconde résidence immersive du projet, qui aura lieu après une première résidence en France, et avant une troisième résidence, au Sénégal.

RÉSUMÉ

« Caillou » est une collaboration artistique féminine. 3 danseuses/chorégraphes et 1 vidéaste - de France, du Sénégal, de Guadeloupe - se rejoignent, entre leur 3 terres, marquées et liées par une histoire coloniale commune. Des questionnements autour de la racisation, du genre, de la mémoire et de l'espace, sont au cœur du projet et mis en relation. Les temps de résidences du projet sont pensés à la fois comme des temps d'immersion et de recherche, de création, de performances et de transmission. Imaginés au cœur des territoires et en allers-retours avec les populations, en lien avec la thématique du projet et son processus. Voici nos pistes en ce qui concerne la résidence en Guadeloupe. Elles vont se préciser dans le temps, au fur et à mesure que les recherches seront affinées, et que les partenariats se monteront.

ÉQUIPE

En Guadeloupe, l'équipe sera composée de Marie Houdin (France), Stella Moutou (Guadeloupe) et Thiat Sylla (Sénégal) à la danse et d'Élodie Paul (Guadeloupe) à la vidéo.

PARTENAIRES ET LIEUX

Partenaires culturels : le centre culturel Sonis (résidence et coproduction), Karukera Ballet (résidence et coproduction), Memorial ACTe (en cours), l'espace Karukera cours Charneau, salle Robert Loyson, à Le Moule (résidence en cours).

E.A.C : avec le lycée de Morne à l'eau (option danse), et le lycée Carnot à Pointe à Pitre (section danse).

Médiations de territoire : nous sommes en lien avec le centre culturel Sonis, l'amical Club Darboussier, ASJTS (Association des jeunes de terrains Sonis), l'association « la Puce à L'oreille » - Cour Charneau.

En termes d'espaces extérieurs et non dédiés, voici nos pistes pour le moment, pour mener des recherches et éventuellement performer en connexion à l'environnement :

- dans l'espace urbain du projet « Ruzab » aux Abymes.
- aux embouchures de rivières, à Capesterre, et à proximité de la souffrière. Également dans l'espace du fort Louis Delgrès et dans les rues de Basse Terre.
- Sur Grande Terre : des champs de canne à sucre, au niveau de l'ancienne prison de petit canal, au cimetière d'esclaves de Morne à l'Eau et au niveau des grands fonds, qui furent tour à tour un lieu de fuite des populations natives, puis des esclaves, et enfin de blancs pauvres qui fuyaient la guillotine pendant la révolution.

INTENTION

L'intention, en Guadeloupe, sera de s'intéresser à la notion de résistance, et aux formes qu'elle a prises.

À quels endroits cette notion de résistance s'exprime-t-elle et se transmet-elle ? Est-elle valorisée ? Nous nous intéresserons particulièrement aux formes de résistances héritées des esclaves, qui se transmettent aujourd'hui encore dans la culture Guadeloupéenne. À travers les cultures de mas (masques). À travers la tradition culturelle des lewos et des veillées funéraires, à travers la langue kreyol. Nous nous intéresserons aussi à la mémoire que portent les espaces : les environnements, les décors naturels, les bâtiments. Ils deviendront pour nous des espaces de connections, d'immersions, de recherches chorégraphiques.

En lien à la thématique du projet, la relation entre genre, discrimination, espaces et mémoire coloniale, les axes de recherches s'articuleront autour de ces questions :

Les artistes se pencheront sur l'expression « Femme potomitan » et ce questionnement : pourquoi cette place centrale voire exclusive, quand malheureusement bien souvent encore, les pères ne sont que des géniteurs. Quel lien avec l'histoire esclavagiste et comment changer de paradigme ?

Comment la culture est-elle en Guadeloupe un espace de revendications identitaires et quelle place les femmes y occupent elles ? La notion de résistance fait notamment écho à la notion de lutte. Dans les trois territoires, les espaces de lutte semblent être dédiés aux hommes. Alors que pour nous, la notion de lutte fait plus largement écho au rôle des femmes dans les résistances et révoltes historiques, ou dans les luttes populaires, mais aussi dans la vie quotidienne et la construction sociale. Une notion qui n'est pas assez valorisée et transmise. Alors que paradoxalement, naître femme implique, par définition de devoir faire preuve de résistance, toute sa vie. D'autant plus lorsqu'on est racisée dans les sociétés qui découlent des systèmes colonialistes.

OUTILS ET TERRITOIRE

À partir des outils suivants :

Immersions, recherches et performances chorégraphiques

Collectage de sons, d'histoires et d'objets

Ouverture d'espaces de transmission, de rencontres et de dialogues, par la danse.

Il s'agira de :

- Traverser des espaces urbains comme la cour Charneau au Raizet, au centre culturel Sonis, à la rencontre et dans l'observation d'une population qui peut parfois être en marge de la société.
- Traverser des espaces de vie sociale comme les marchés, les lewos, les messes, les combats de coqs
- Aller à la rencontre de passeuses et passeurs de mémoires, d'histoires et de cultures
- Explorer l'imprévisibilité du mouvement dans des espaces naturels, comme l'embouchures de rivières, lieu hautement symbolique quant au rapport au mysticisme, où se rencontrent la mer et l'eau douce. Et un point symbolique entre un océan qui amenait des bateaux et un chemin à suivre vers les montagnes, et les mornes, où les esclaves fuyaient les plantations.

Ces allers-retours entre salles de répétition et lieux non dédiés permettront une immersion dans le territoire guadeloupéen, et auprès des guadeloupéen.ne.s afin de ressentir, de comprendre et de questionner l'impact de l'histoire coloniale sur le territoire, dans le rapport sociétal actuel, dans une société, un « Petit péyi » en devenir.

Nous imaginons avoir un pied à terre aux Abymes, et évoluer entre Grande et Basse Terre : de le Moule, en passant par Petit Canal, Morne à l'eau, des Abymes, Pointe à Pitre, Capesterre Belles Eaux, Basse Terre. En couvrant ce territoire, nous pouvons imaginer la mise en place des différents aspects du projet et leur articulation : des temps de résidence de création et de performances dans des lieux dédiés -centres culturels- et non dédiés, des rencontres et collectages d'histoires, de sons et d'objets, auprès d'artistes, de passeurs de cultures et d'histoires, tels que Akiyo, Voukoum, Marie France Massembo... Et enfin, le développement d'ateliers en lien à la population, notamment via des établissements scolaires des différentes communes où nous travaillerons. Stella Moutou intervenant au lycée Carnot de Point à Pitre autour des cultures et sciences chorégraphiques, pour les options danses, nous développerons notamment un travail auprès de ses élèves.

E.A.C Avec les classes options danse du lycée Carnot à Pointe à Pitre, et du lycée Faustin Fléret

Les questions que soulèvent le projet sont des questions d'actualité, et d'avenir. Ouvrir des espaces de dialogues et de rencontres avec des lycéen.ne.s, autour de notre présence sur le territoire, fait sens. Ce sera l'occasion à la fois de développer un travail autour du projet qui nous amène, mais aussi autour de nos médias, de nos identités et de nos démarches artistiques respectives. En lien avec le programme dans lequel doivent s'inscrire les E.A.C danse.

Les élèves seront invités à prendre conscience et à cultiver leur singularité, tout en traversant un patrimoine de danses plurielles. Des danses traditionnelles du Sénégal, en passant par des danses sociales Etats-Uniennes communément regroupées sous le mot « Hip Hop », mais aussi par une approche transversale des danses issues des diasporas afro descendantes et natives américaines, inscrites dans un patrimoine chorégraphique, avec des références aux chorégraphes africaines et américain.e.s Germaine Acogny, Katherine Dunham, Ailvin Ailey.

La dimension sociale de la danse sera placée au cœur de notre intervention, et à travers elle, la dimension réparatrice de la danse, sensorielle. Enfin, en invitant les élèves à différents temps de répétitions et de recherches chorégraphiques nous les amèneront à traverser avec nous les questionnements qui sont au cœur de notre projet et nous réunissent. Quelle incidence le passé colonial et esclavagiste porte-t-il aujourd'hui sur nos rapports et nos regards ? Quelle relation y a-t-il entre racisation, genre, mémoire et espace ? Comment la danse et la rencontre de la danse, de la vidéo et de territoires, peuvent-ils en témoigner ?

Ainsi avec des classes de secondes, nous pourrons travailler sur l'aspect du programme : « danses plurielles » et « la danse, une expérience de l'altérité ». Avec les premières et les terminales, nous pourrons travailler sur l'aspect du programme : « la danse, une interrogation portée sur le monde », et une « expérience de la transmission ».

Nous proposons donc la mise en place d'ateliers de danse mais aussi de temps d'immersion et de rencontres avec notre travail : la projection du film réalisé à l'occasion du premier temps de résidence en France, l'invitation à des moments de répétitions et éventuellement d'immersions chorégraphiques extérieurs et de performances.

Nombre de jeunes concernés : 72 élèves à Morne à L'Eau
20 élèves à Point à Pitre

Établissement(s) : Lycée Carnot à Pointe à Pitre et Lycée Faustin Fléret à Morne à L'Eau
Classe(s) : secondes - premières- terminales

Nombre d'heures : 10h à Morne à l'eau / 10 h à Pointe à Pitre.

Objectifs pédagogiques : Prendre conscience et cultiver la notion de singularité, tout en traversant un patrimoine de danses plurielles, apportées par les artistes.

Sensibilisation aux danses "hip-hop" : innovantes et imprévisibles, inscrites dans leur contexte historico-culturel et dans un patrimoine chorégraphique mondial.

Utiliser la danse comme outil de regard sur le monde dans lequel on vit : l'exemple de la création "Caillou", rencontre avec l'équipe et le projet.

Progression et dispositif pédagogique :

LYCÉE FAUSTIN FLÉRET / MORNE À L'EAU

Pour les secondes / 3 X 2h : Prendre conscience et cultiver la notion de singularité, tout en traversant un patrimoine de danses plurielles, apportées par les artistes, pour les secondes.

- Le premier atelier de 2h consistera à une conférence vidéo et un échange avec les artistes afin de présenter les éléments culturels, contextuels et artistiques autour desquels seront construits les ateliers 2 et 3.
- Lors du second atelier, Marie Houdin, Binta Sylla et Stella Moutou interviendront tour à tour. Les élèves pourront éprouver à la fois la dimension singulière de chaque approche, mais aussi de chaque danses et leurs liens, car ces danses font partie d'un même patrimoine : les danses issues des diasporas africaines et natives américaines. Marie Houdin et Binta Sylla ouvriront l'atelier par une chauffe Acogny, créée par la chorégraphe sénégalaise Germaine Acogny, à laquelle elles ont toutes deux été formées, et que toute personne peut s'approprier, peu importe l'âge, le niveau, le corps. Elle prépare à toutes les formes de danses issues des diasporas africaines, à travers des éléments fondamentaux du mouvement, en lien avec la mobilité de la colonne vertébrale et aux postures corporelles, notamment. Puis les élèves goûteront à 3 formes de danses : une forme de danse traditionnelle et sociale du Sénégal (Sabar), une forme de danse traditionnelle et sociale de Guadeloupe (Ka) et une forme de danse sociale États-Uniennes (house dance, raccrochée à la culture hip-hop en France).

Ces trois formes de danses ont notamment en commun qu'elles sont des danses d'improvisations, en solo, en relation particulière à la musique, et qui s'expriment initialement dans l'espace communautaire du cercle ou du club. Elles sont des danses de singularités, et en même temps elles sont définies par des codes qui les rattachent à leurs esthétiques respectives.

En inscrivant les danses du gwo ka au sein de cette transversalité entre l'Afrique et les USA, les élèves pourront par la même occasion réaliser à quel point leur patrimoine culturel est un passeport et une force.

- Les 3 exemples de danses permettront de mettre en valeur des outils qui permettent de cultiver la singularité par la danse, que les élèves pourront éprouver et avec lesquels ils pourront repartir. C'est à ce travail autour de la notion d'improvisation que sera dédié l'atelier 3.

Pour les premières et terminales / 4h : sensibilisation aux danses "hip-hop" : innovantes et imprévisibles, inscrites dans leur contexte historico-culturel et dans un patrimoine chorégraphique mondial : À travers un atelier concept de 4h, les élèves pourront à la fois éprouver, interagir, essayer, acquérir des éléments de références (historiques, contextuels, culturels et artistiques). Ils traverseront 4 villes des USA : Los Angeles, New York, Chicago, New Orleans et à travers elles 4 esthétiques de danses sociales afro-américaines, dont 3 sont rassemblées sous le mot "hip-hop" aujourd'hui : le locking, le bboying et la house dance. À travers le partage d'éléments fondamentaux à la fois du mouvement mais aussi de l'expression sociale de la danse, les élèves pourront, dans cet atelier, éprouver cette dimension sociale.

LYCÉE CARNOT / POINTE À PITRE

Tous les niveaux rassemblés / deux après midi (2X4h) : Utiliser la danse comme outil de regard sur le monde dans lequel on vit : l'exemple de la création "Caillou", rencontre avec l'équipe et le projet.

1 temps de sortie de résidence (2h) : rencontre avec le travail mené par les artistes.

Les EAC développés au Lycée Carnot permettront aux élèves de rencontrer 3 démarches chorégraphiques, et de vivre un temps privilégié de pratique chorégraphique autour du projet "Caillou".

- Le premier après-midi sera dédié à une circulation pour les élèves au sein du patrimoine de danses dans lesquelles les identités artistiques des chorégraphes s'inscrivent. Avec un support vidéo et des temps d'échanges et de partages d'éléments de références. La vidéo montée lors de la première résidence pourra être partagée à ce moment-là.
- Le second atelier sera dédié à l'invitation des élèves à vivre une immersion chorégraphique telle que l'équipe de Caillou la travaille, à partir d'un partage d'outils de recherches et d'écriture chorégraphiques que les artistes vont construire au fur et à mesure du processus, en lien avec les problématiques soulevées par le projet. Ce temps pourra être filmé afin de garder, pour les élèves, le lycée, et l'équipe artistique, une trace inscrite dans le processus de création global de "Caillou".
- Le troisième temps, les élèves seront invité.e.s à venir une répétition de l'équipe de "Caillou". Ils pourront alors y projeter leurs vécus, leurs ressentis dans ce qu'ils recevront et qu'ils traverseront à cette occasion. En fonction de la forme que va prendre le travail de territoire, les élèves pourraient être invité.e.s à d'autres temps, notamment d'immersions chorégraphiques et de collectages.

Le projet Caillou étant un projet de territoire, et le territoire de la Guadeloupe étant socialement instable depuis plusieurs mois. Il est important de laisser une marge d'adaptabilité et de l'espace.

Le détail du contenu de ces E.A.C s'affinera au cours des semaines à venir, en dialogue avec les équipes pédagogiques concernées et la mise en place de plus en plus précise de la résidence sur le territoire, et d'actions de médiations artistiques.

MÉDIATION CULTURELLE ET ARTISTIQUE DE TERRITOIRE – via le Centre Culturel Sonis, l'amical Club Darboussier, ASJTS (Association des jeunes de terrains Sonis), l'association « la Puce à L'oreille » - Cour Charneau.

Le projet Caillou est synonyme de rencontres et d'allers-retours. Marie Houdin, Binta Sylla et Stella Moutou vont se découvrir et laisser leurs réflexions devenir création au fil des déplacements. Elles partiront à la rencontre de la population guadeloupéenne, en particulier sur la région Pointoise et Abymienne. S'intégrer, observer, se questionner sans juger, tel sera leur positionnement dans des quartiers dits sensibles où de nombreuses familles monoparentales tentent de vivre voire de survivre dans la dignité. Être et devenir tels seront les enjeux. Elles iront dans les quartiers dits « chauds » de Pointe-à-Pitre, à Carénage, fief de la prostitution, à la rencontre notamment des travailleuses du sexe, très souvent originaires de l'île de Saint-Domingue, qui se sont retrouvées là sans même l'avoir demandé, sans même avoir pris le temps de réaliser et qui vivent un choix imposé en faisant « corps » avec.

Elles iront aussi dans l'ancien Boissard, dans les quartiers de Lacroix, Morne Flory, Cour Charneau sur le territoire des Abymes. Tous ces lieux dits sont en pleine réhabilitation urbaine avec un projet appelé « Ruzab » depuis plus de 10 ans. Il s'agissait alors d'apporter plus de salubrité et l'accès à l'eau pour tous. La proximité, la solidarité, l'écoute, restent toujours très vivantes, malgré les murs et le béton. La déambulation des trois danseuses, et de la vidéaste, immergées dans des réalités subtiles d'un territoire en pleine mutation, sera riche en découvertes.

Public concerné : habitant.e.s Pointoise et Abymienne. Notamment à Carénage, en direction de travailleuses du sexe, mais aussi dans l'ancien Boissard, dans les quartiers de Lacroix, Morne Flory, Cour Charneau sur le territoire des Abymes

Actions mises en place : En lien avec les travailleurs sociaux et culturels présents dans ces quartiers : Centre Culturel Sonis, Amical Club Darboussier, ASJTS (Association des jeunes de terrains Sonis), Association la Puce à L'oreille pour la Cour Charneau.

Nous chercherons à travailler autour de la relation entre genre, espace et mémoire et avons l'intention, par la danse, d'interpeller, de déconstruire les regards et les postures.

Nous imaginons ainsi:

- Des immersions chorégraphiques dans l'espace public
- L'invitation d'un public féminin adulte à une promenade urbaine et une immersion chorégraphique dans l'espace public
- Le partage et la récolte d'histoires, de sons, éventuellement d'objets et de mouvements
- La création d'un temps festif d'expression par la danse, à partir de la dimension sociale de la danse, et imaginé par un groupe d'habitantes en lien à l'équipe artistique.
- L'invitation à un ou plusieurs temps de travail de l'équipe artistique. Dont la présentation du film réalisé lors de la première résidence.

ANNEXE 2 : RÉSIDENCE EN IMMERSION AU SÉNÉGAL

**BASÉE LE LONG DU FLEUVE SÉNÉGAL AU DÉPART DE ST LOUIS
KAOLACK ET SA RÉGION LE SINE SALOUM
DAKAR RUFISQUE GOREE**

QUAND ?

La résidence de Caillou au Sénégal aura lieu du 23 novembre au 18 décembre 2022. Il s'agira alors de la troisième et dernière résidence immersive du projet, qui aura lieu après une première résidence en France et une seconde en Guadeloupe.

RÉSUMÉ

« Caillou » est une collaboration artistique féminine. 3 danseuses/chorégraphes et 1 vidéaste - de France, du Sénégal, de Guadeloupe - se rejoignent, entre leur 3 terres, marquées et liées par une histoire coloniale commune. Des questionnements autour de la racisation, du genre, de la mémoire et de l'espace, sont au cœur du projet et mis en relation. Les temps de résidences du projet sont pensés à la fois comme des temps d'immersion et de recherche, de création, de performances et de transmission. Imaginés au cœur des territoires et en allers-retours avec les populations, en lien avec la thématique du projet et son processus. Voici nos pistes en ce qui concerne la résidence en Guadeloupe. Elles vont se préciser dans le temps, au fur et à mesure que les recherches seront affinées, et que les partenariats se monteront.

ÉQUIPE

Au Sénégal, l'équipe sera composée de Marie Houdin (France), Stella Moutou (Guadeloupe) et Thiat Sylla (Sénégal) à la danse et d'Ina Thiam (Sénégal) à la vidéo.

PARTENAIRES ET LIEUX (en cours)

Le projet « Caillou » étant un projet collaboratif, la résidence au Sénégal se construit en relation avec l'équipe sénégalaise du projet. Et elle sera précisée au cours de l'année 2022 jusqu'au début de la résidence en décembre 2022.

Partenaires culturels ciblés: L'Alliance française de Kaolack et centre culturel de Kaolack, l'Institut Français de Dakar, le centre culturel Blaise Senghor.

Médiations de territoire, via des interlocuteurs culturels, sociaux et artistiques:

Centres culturels et sociaux, groupes et ballets de danses traditionnelles et hip-hop, passeurs et passeuses de mémoires et de culture, historiens/historiennes.

En termes d'espaces extérieurs, et non dédiés, nous mènerons des recherches et des immersions chorégraphiques en connexion avec l'environnement : fleuves, océan, embouchures de fleuves, mangroves, flore environnementale, anciens lieux de mémoire... à St Louis, le long du fleuve Sénégal, à Dakar, Gorée, Rufisque, Kaolack et dans le Siné Saloum. Ces lieux vont être précisés en relation avec l'équipe sénégalaise.

INTENTION

L'intention, au Sénégal, sera de s'intéresser à la mémoire que porte le territoire, et se transmet à travers la culture et les espaces. Mémoire du passé colonial et esclavagiste, des résistances sénégalaises durant ces périodes, mémoires des traditions et des histoires existantes avant ces périodes et qui existent et se transmettent toujours aujourd'hui, mais peut être de manières différentes. Comment la culture et l'environnement peuvent ils témoigner d'une histoire dont l'archive brouille souvent les pistes ? À quels endroits la notion de résistance à la colonisation s'est-elle exprimée et se transmet elle ? Sous quelle forme ? Quel rôle occupent les femmes à cet endroit ? Et qu'en reste-t-il ? Nous nous intéresserons particulièrement aux cultures des peuples vivant dans les territoires où nous iront, essentiellement Wolof, Peulh et Soninkés au Nord. Sérers à Kaolack et sa région du Siné Saloum

Nous nous intéresserons à la mémoire que portent les espaces : les environnements, les décors naturels, les bâtiments. Ils deviendront pour nous des espaces de connections, d'immersions, de recherches chorégraphiques et de rencontres avec la population.

En lien avec la thématique du projet, la relation entre genre, discrimination, espaces et mémoire coloniale, les axes de recherches s'articuleront autour de ces questions :

La notion de résistance fait notamment écho à la notion de lutte. Alors que la notion de lutte évoque la notion de guerre, et que la guerre est devenue au 18eme siècle l'activité lucrative qui a remplacé la production, en lien à la traite des esclaves et au commerce atlantique.

Mais cette notion de lutte, de résistance n'a t'elle pas pris d'autres formes, et notamment par le biais de la culture ? Quel rôle occupe les femmes dans cette notion de résistance et de transmission culturelle ? A quel point le système colonial français et les procédés qui en ont découlés ont-ils modifié les rapports sociaux et culturels, les postures et les regards portés sur soi, et sur les autres, dans ces territoires ? La danse ne peut-elle pas être un outil pour mettre en lumière ce qui a continué de se transmettre, les chemins, et la fierté d'une histoire de résistances, d'une culture ancrée et ancestrale ?

OUTILS ET TERRITOIRE

À partir des outils suivants :

Immersion, recherches et performances chorégraphiques

Collectage de sons, d'histoires et d'objets

Ouverture d'espaces de transmission, de rencontres et de dialogues, par la danse.

Il s'agira de :

- Traverser des espaces urbains dans les villes de St Louis, de Dakar, Rufisque, Gorée et de Kaolack,
- Traverser des espaces de vie sociale comme les marchés, les sabar, les entraînements de lutte, les simb...,
- Aller à la rencontre de passeuses et passeurs de mémoires, d'histoires et de cultures,
- Explorer l'imprévisibilité du mouvement dans des espaces naturels, comme le long du fleuve Sénégal, lieu hautement symbolique puisque qu'il fut à la fois le théâtre de la traite des esclaves, avec l'installation de comptoirs flottants, puis de la colonisation, avec l'exploitation de la production de l'indigo, du coton, de main d'œuvre, de soldats...

- Et un point symbolique depuis Saint Louis, capitale de l'empire colonial français, depuis un océan d'où les navires négriers partaient pour poursuivre leurs rapt sur la côte africaine, avant d'effectuer la traversée sans retour..

Ou dans le Sine Saloum, où les mangroves, les lagunes, les forêts et palétuviers portent en eux la mémoire du royaume Serer, mais aussi l'histoire du territoire, marqué par l'exploitation coloniale du territoire, jusqu'à sa capitale : Kaolack, deuxième plus grande ville du territoire.

Des allers retours entre salles de répétition et lieux non dédiés permettront une immersion dans le territoire sénégalais, et auprès des habitant.e.s, afin de ressentir, de comprendre et de questionner l'impact de l'histoire coloniale sur le territoire, dans le rapport sociétal actuel.

Les questions que soulèvent le projet sont des questions d'actualité, et d'avenir. Ouvrir des espaces de dialogues et de rencontres avec des publics de jeunes danseur/danseuses et d'enfants autour de notre présence sur le territoire fait sens pour nous. Cela pourrait être l'occasion à la fois de développer un travail autour du projet qui nous amène, mais aussi autour de nos médias, de nos identités et de nos démarches artistiques respectives.

Nous pourrons aussi mettre en place des ateliers au cours desquels le public sera invité à prendre conscience et à cultiver leur singularité, tout en traversant un patrimoine de danses plurielles. Des danses traditionnelles du Sénégal, en passant par des danses sociales Etats-Uniennes communément regroupées sous le mot « Hip Hop », mais aussi par une approche transversale des danses issues des diasporas afro descendantes et natives américaines, inscrites dans un patrimoine chorégraphique, avec des références aux chorégraphes africaines et américain.e.s Germaine Acogny, Katherine Dunham, Ailvin Ailey.

La dimension sociale de la danse sera placée au cœur de notre intervention, et à travers elle, la dimension réparatrice et sensorielle de la danse. Enfin, en invitant les publics à différents temps de répétitions et de recherches chorégraphiques nous les amèneront à traverser avec nous les questionnements qui sont au cœur de notre projet et nous qui réunissent. Quelle incidence le passé colonial et esclavagiste porte-t-il aujourd'hui sur nos rapports et nos regards ? Quelle relation y a-t-il entre racisation, genre, mémoire et espace ? Comment la danse et la rencontre de la danse, de la vidéo et de territoires, peuvent-ils en témoigner ?

Les lieux et thèmes de départ au Sénégal :

- St Louis : capitale de l'empire colonial français. Comptoir et fort. Embouchure du fleuve Sénégal dans l'océan.

- Fleuve Sénégal : comptoirs flottants : trafic d'esclaves capturés depuis les terres et de matériaux : or, gomme, indigo...Notamment dans le royaume Galam. Forts de Podor et Bakel.

- Dakar : massacre de Thiaroye

- Rufisque / Gorée : comptoirs / Forts

- Ville de Kaolack : création coloniale sur village de Ndagane / commerce arachide / pont Noiro / fort de Kaolack

- Sine Saloum : mémoire ancestrale, tumilis d'anciens rois, cercles de pierres, arbres millénaires dont baobab...

** Générateur de projets artistiques **

ENGRENAGE[S]



CAILLOU

CONCEPTION : MARIE HOUDIN

CHORÉGRAPHIE, RECHERCHE CHORÉGRAPHIQUE, DANSE : MARIE HOUDIN, STELLA MOUTOU, BINTA SYLLA

VIDÉASTES : CLÉOPHÉE MOSER EN FRANCE, ELODIE PAUL EN GUADELOUPE, INA THIAM AU SÉNÉGAL

CRÉATION MUSICALE FRANCE: EN COURS

RÉGIE TECHNIQUE FRANCE : EN COURS

CHARGÉE DE PRODUCTION : JULIE CHOMARD BESSEROVA - ENGRENAGE[S]

CALENDRIER PRÉVISIONNEL

AVRIL 2022

RÉSIDENTE DE RECHERCHE, IMMERSION EN TERRITOIRE : 3 SEMAINES EN FRANCE

DU 4 AU 13 AVRIL : RÉSIDENTE CCN BALLETS DU NORD - ROUBAIX

DU 18 AU 29 AVRIL : RÉSIDENTE AU CCN NANTES

PERFORMANCE ET VIDÉO 1

MAI-JUIN 2022

RÉSIDENTES : 3 SEMAINES EN GUADELOUPE GRANDE TERRE ET BASSE TERRE

ENTRE 23 MAI ET 15 JUIN : KARUKERA BALLETS, CENTRE CULTUREL SONIS

PERFORMANCE ET VIDÉO 2

NOVEMBRE - DÉCEMBRE 2022

RÉSIDENTES : 3 SEMAINES AU SÉNÉGAL (EN COURS)

ENTRE 23 NOVEMBRE ET 18 DÉCEMBRE

PERFORMANCE ET VIDÉO 3

JANVIER 2023

2 SEMAINES EN FRANCE : CCN ORLÉANS DATES PRÉCISES EN COURS

CRÉATION MEDLEY

FILM MEDLEY

PARTENAIRES, COPRODUCTEURS ET FINANCEMENTS

EN FRANCE

COPRODUCTEURS

- CCN NANTES (CONFIRMÉ)
- CCN BALLET DU NORD (CONFIRMÉ)
- CCN D'ORLÉANS (CONFIRMÉ)

PARTENAIRES

- FLOW, CENTRE EUROREGIONAL DES CULTURES URBAINES-LILLE (CONFIRMÉ)
- CENTRE DE DANSE PIERRE DOUSSAINT – LES MUREAUX (EN COURS)
- AVEC LE SOUTIEN DE LA FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE L'ESCLAVAGE

SUBVENTIONS

- MINISTÈRE DE LA CULTURE-DRAC BRETAGNE – AIDE AU PROJET (CONFIRMÉ)
- INSTITUT FRANÇAIS - PARIS / CONVENTION RÉGION BRETAGNE (CONFIRMÉ)

EN GUADELOUPE :

- MINISTÈRE DES OUTRE-MER-FEAC (SOUTIEN FINANCIER CONFIRMÉ)
- KARUKERA BALLET - DISPOSITIF RECIF (COPRODUCTION CONFIRMÉE)
- LE CENTRE CULTUREL SONIS (COPRODUCTION CONFIRMÉE)
- DAC GUADELOUPE (EN COURS)
- RÉGION GUADELOUPE (EN COURS)
- SCÈNE NATIONALE DE L'ARTCHPEL (EN COURS)
- CA CAP EXCELLENCE

AU SÉNÉGAL :

- INSTITUT FRANÇAIS DU SÉNÉGAL (PARTENARIAT CONFIRMÉ)
- LES INSTITUTS FRANÇAIS DE DAKAR ET ST LOUIS
- L'ALLIANCE FRANÇAISE DE KAOLACK
- LES CENTRES CULTURELS « LE CHÂTEAU » À ST LOUIS ET « BLAISE SENGHOR » À DAKAR

CONTACT

DIRECTION ARTISTIQUE DU PROJET | MARIE HOUDIN | +33 (6) 70 71 02 39 |
MHOUDIN@ENGRENAGES.EU

PRODUCTION & DIFFUSION | JULIE CHOMARD BESSEROVA | +33 (6) 20 71 25 62 |
JBESSEROVA@ENGRENAGES.EU ENGRENAGE[S] | 02 22 03 02 13 | CONTACT@ENGRENAGES.EU

SIRET | 450 819 099 000 34 | CODE APE | 9001Z
LICENCES | L-R-21-14719 | L-R-21-14720